

**Mathieu
Larnaudie**

Acharnement

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Depuis la défaite du ministre dont il rédigeait les discours, Müller a mis à distance sa fonction professionnelle de “plume”. Dans la quiétude de sa demeure champêtre, il s’ingénie à élaborer l’allocution politique idéale, s’accordant quelques addictions (séries policières télévisées et petits verres de Chartreuse) et observant d’un œil acerbe, en connaisseur, les campagnes électorales qui se succèdent et ramènent aux affaires des ambitieux qu’il a jadis côtoyés. Mais sa retraite est bientôt troublée par d’intempestifs suicidaires, des inconnus qui, du viaduc surplombant sa propriété, viennent s’écraser dans ses plates-bandes.

Le compulsif assemblage des mots, face au silence du désespoir. Ces deux réalités, une écriture caustique les met en miroir pour mieux illustrer les paradoxes de la rhétorique et l’incapacité de la parole à prendre en compte ce qui survient...

Après *Les effondrés* où il questionnait la chute de la doxa ultralibérale, Mathieu Larnaudie confirme sa capacité d’engager la fiction dans un décapage rigoureux des stratégies, effets de manches et belles envolées du langage qui nous gouverne.

MATHIEU LARNAUDIE

Né en 1977, Mathieu Larnaudie vit et travaille à Paris. Depuis 2004, il codirige la revue et les éditions Inculte.

DU MÊME AUTEUR

HABITATIONS SIMULTANÉES, Farrago/Léo Scheer, 2002.
PÔLE DE RÉSIDENCE MOMENTANÉE, Les Petits Matins, 2007.
STRANGULATION, Gallimard, 2008.
LA CONSTITUANTE PIRATESQUE, Burozoïque, 2009.
LES EFFONDRES, Actes Sud, 2010.

L'auteur a bénéficié, pour l'écriture de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-01335-6

MATHIEU LARNAUDIE

Acharnement

roman

ACTES SUD

pour Clémence

Nous avons besoin d'auditeurs et d'un porte-parole, a-t-il dit. Toute notre vie, nous souhaitons le porte-parole idéal et nous ne le trouvons pas, car le porte-parole idéal n'existe pas.

THOMAS BERNHARD

Je crois aux forces de l'esprit, et je ne vous quitterai pas.

FRANÇOIS MITTERRAND

I

L'INVERSION DU VERTIGE

Au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours, il sentait sa voix faiblir. L'estrade de bois craquait sous ses pieds. Ses phrases se déployaient toujours dans la pièce à un rythme régulier – autrement dit selon cette irrégularité particulière et soignée, cette alternance de temps forts et de temporisations, de saillies enlevées et de brèves démonstrations, de silences orchestrés, de points d'orgue, d'affirmations appuyées et de transitions fluides qui confèrent au discours sa cadence – mais, il le sentait, elles habitaient de moins en moins l'espace, comme si, perdant de sa puissance, l'onde issue de sa gorge stagnait autour de lui plutôt que de se propager, s'éteignait au lieu d'aller résonner contre les murs et d'envahir pleinement le bureau désert, restant confinée à une bulle, à une dimension restreinte. Il était inutile – il le savait d'expérience – de chercher à élever la voix, à la pousser, lui rendre une tessiture plus ronde et claire, qui portât.

Tout s'était joué dès l'entame. D'emblée, il s'était lancé avec un ton trop vif et pugnace ; sa voix était trop haute, trop forte ; il n'avait pas su la poser sur la note juste ni trouver la bonne amorce. En musique, on aurait dit qu'il était une octave au-dessus. Or, une fois ses premiers mots prononcés, le ton donné, un orateur

ne peut plus *faire machine arrière*, comme on dit : il se doit – et tant pis pour les maltraitances éventuelles qu’il fait subir à ses cordes vocales – de se maintenir autant que possible au niveau auquel il s’est d’abord engagé, de suivre son élan sous peine de susciter l’impression qu’il se contredit ou se dédit, qu’il se corrige et se repent : une rupture trop marquée sonnerait comme un désaveu, par le tribun, de sa propre parole.

Il était coutumier de cette petite erreur qui dérivait souvent de son exaltation, de son empressement à prononcer les mots qu’il venait d’écrire et pour lesquels il éprouvait une satisfaction presque fébrile, qui lui faisait perdre la maîtrise de sa tonalité. D’autres fois, sentant malgré lui, sans même en avoir une pleine conscience, l’insuffisance de son discours, le déficit de matière, la carence d’inspiration dont il souffrait, ses imprécisions orales traduisaient un manque de conviction et le sentiment diffus que quelque chose ne marchait pas, ne prenait pas corps, était raté.

À peine venait-il de terminer et d’imprimer le texte d’une allocution qu’il avait mis la journée, parfois même plusieurs jours, à rédiger, il quittait sa table de travail pour prendre place sur la petite estrade que, lorsqu’il avait emménagé dans cette maison, il avait fait bâtir dans un angle de son bureau, une scène de quelques mètres carrés toute en bois, plateau, poutres et soutiens, surélevée par rapport au parquet d’une hauteur à peu près équivalente à deux marches d’escalier. Au centre des planches, face à la pièce, il avait fait installer, à défaut d’un vrai pupitre tel qu’en utilisent les hommes politiques au cours de leurs meetings, un secrétaire solide quoique étroit, à peine plus large qu’un grand livre ouvert, qu’il avait trouvé dans une brocante et sur le plan incliné duquel il disposait

ses feuillets. Leur bord inférieur venait alors buter contre une mince baguette de bois perpendiculaire relevée au bas de la surface oblique et lisse, s'encastrait dans la rainure ainsi creusée et libérait ses mains qu'il plaçait de part et d'autre du meuble, en appui sur ses arêtes arrondies, les bras relâchés, les coudes légèrement écartés, les épaules ouvertes, le buste un peu infléchi vers l'avant. Cette posture quasiment canonique présente le double avantage pour celui qui l'adopte de dégager la cage thoracique, favorisant la respiration, et de paraître à la fois décontracté, volontaire et concerné : car s'il énonçait ses discours dans le vide, sans adresse, devant rien ni personne, il n'en restait pas moins qu'il s'appliquait, dès qu'il montait sur son perchoir, à essayer de mettre en œuvre la quintessence de ce qu'il savait – ce qu'il avait appris, lu, observé, intériorisé, réfléchi, éprouvé – de l'art de discourir, c'est-à-dire de déclamer, de transmettre, d'emporter et de convaincre. Il s'adressait à son auditoire fictif, à la vacance d'une salle nue, comme s'il fût en situation de haranguer une foule, de porter les plus hauts desseins, de faire saillir les tranchants acérés d'une idéologie, de faire sinuer les lignes subtiles d'une stratégie, de plier son verbe au gré des circonstances, d'envelopper d'une verve protectrice des aspirations populaires, d'exhausser la noblesse trouble de la parole politique.

Sa voix s'éraillait progressivement. Il avait décidément vu trop long, pensait-il tout en continuant, en persévérant, ne voulant sous aucun prétexte lâcher avant que le texte qui rampait d'une page à l'autre, encore cinq, quatre, puis trois, fût complètement achevé, des premiers mots *Mes amis mes chers amis qui êtes venus si nombreux* jusqu'au dernier. Les phrases se

voilaient devant ses yeux. Son corps était tendu dans l'effort ; il sentait poindre le risque de la crampe et l'envahir une lassitude presque électrique ; il ressentait des raideurs dans le dos, dans les mollets ; les vibrations de ses chevilles flageolantes l'obligeaient à se balancer d'un pied sur l'autre. Sa voix était abîmée, cassée.

Enfin, l'avant-dernière page annonçant déjà son soulagement, il la tourna ; il lut les derniers paragraphes, presque aphone mais rattrapant sa défaillance sonore par un renfort de gestes et d'assurance démonstrative. Il conclut son discours *Je serai toujours avec vous Merci* en relevant le menton et en ouvrant les bras comme pour accueillir les clameurs absentes d'un parterre fantôme. Sa langue était sèche, lourde ; au fond de sa bouche une irritation commençait à le brûler. Il descendit de l'estrade et, toussant, courbé en deux, les mains sur les genoux dans la position de l'athlète après son sprint, il chercha à reprendre son souffle.

Il se rendit dans la cuisine où il avala d'un trait plusieurs grands verres d'eau. Dans un placard, il attrapa un pot de miel dont il suçota quelques cuillerées, laissant la glu sucrée lentement rouler sur les parois de son gosier, apaiser en coulant les zones enflammées. En remettant le bocal à sa place, il sentait déjà ses muscles se décrisper, sa mâchoire recouvrer sa souplesse. Il enchaîna une série de mouvements faciaux ridicules – ceux, pensa-t-il au moment où il les accomplissait, d'un chanteur hystérique sous cocaïne en play-back accéléré – pour déverrouiller ses zygomatiques. Il but un autre verre d'eau.

Il revint alors s'asseoir à son bureau et, sur les feuillets imprimés qu'il avait lus quelques minutes plus tôt, au feutre noir, raya quelques phrases, changea certains adjectifs, ajouta ici et là deux ou trois idées ou

formules qui lui étaient venues en prononçant l'allocution : après avoir achevé ce léger remaniement, il relut silencieusement l'ensemble. Il eut en relevant la tête un air satisfait, immédiatement remplacé par une moue étrange, une imperceptible et insignifiante grimace dont il n'aurait su dire lui-même si elle reflétait une forme d'apaisement, de consolation ou de dépit ; Müller froissa les feuillets en boule et les laissa choir, sous le bureau, dans sa corbeille à papier.

Le premier de mes morts tomba sur les coups de six heures. Nul ne peut savoir, bien sûr, si, avant de basculer dans le vide du haut des quarante mètres de surplomb où il fomentait son plongeon définitif tandis que, dans le parc, Marceau s'affairait à la culture de ses plants, il avait vu ce dernier creuser, bêcher, rouler ou fumer l'une de ses continuelles cigarettes. Et si, en effet, il avait regardé en dépit de tout vertige vers le fond du précipice et avait vu Marceau s'agiter ou immobile en contrebas, nul ne peut savoir non plus, évidemment, si, gêné, il avait hésité un instant sur le seuil de sa chute par crainte de se répandre, tombé de nulle part, à quelques pas d'un honnête travailleur, d'un innocent jardinier, ni si lui avait répugné la perspective d'exhiber l'impudeur de son corps brisé, écrabouillé, devant des yeux inconnus.

Pendant les semaines qui suivirent, je me suis de nombreuses fois égaré dans ces suppositions ; ces questions, je me les suis posées. Cela fait bien longtemps pourtant que j'ai renoncé à leur chercher des réponses. Sur ce que je ne sais pas, à tout prendre, je préfère ne rien savoir. Je ne peux ni ne souhaite me mettre dans la tête de mes morts, ni visiter leur dernière volonté, ni me figurer leur ultime intention : que m'importe ce

qu'ils pensèrent ou virent, ne virent pas? Mes morts sont sans états d'âme et doivent le demeurer ; d'eux, je ne peux vraiment connaître que le seul état dans lequel ils survinrent et se présentèrent à moi.

Du bureau où, comme chaque jour, je m'obstinais à mettre la main à l'un des discours dont la rédaction occupe la majeure partie de mes heures quotidiennes, je ne perçus alors qu'une sourde et lointaine détonation. Je la remarquai : je levai le nez, par elle un instant distrait de ma relecture, tiré soudain de mes très habituels exercices ; je ne m'en alarmai pas particulièrement. Je la pris pour un coup donné dans le sol, pour la frappe de la pelle de Marceau sur une motte qu'elle tasse, ou sur l'écorce du tronc d'un arbre contre lequel elle s'abat ; je ne la pris pour rien ou presque, déflagration mineure dans le concert des menues anecdotes qui m'entourent. (Si je m'étais attendu cependant à ce qu'un tel événement pût advenir, à ce qu'un homme pût décider, de son propre chef, de se jeter du haut du viaduc pour venir s'écraser au fond de mon jardin, sans doute eussé-je sursauté plus franchement. Je me serais dirigé tout de suite, je crois, au-dehors, à la rencontre de la dépouille disloquée.)

Quand Marceau apparut, quelques instants après le choc, dans le cadre de la baie vitrée face à laquelle je me trouvais assis à ma table, qui donne sur un pan du jardin volontairement laissé inculte car je souhaite, afin de ne pas être dérangé dans mes travaux, que devant ma fenêtre Marceau vienne officier le moins possible, je m'étonnai de lui voir les traits creusés, les yeux vagues, le teint livide. Il tapa au carreau ; j'allai lui ouvrir, contrarié de me voir détourné de mes chers discours en même temps que troublé par l'expression de son visage : sans dire un mot, bouche incapable,

de la tête peut-être, ou du regard, il me fit signe de le suivre ; je ne lui posai pas la moindre question, lui emboîtai le pas.

Nous remontâmes ensemble, moi derrière lui, l'une des allées latérales du parc, puis prîmes à travers une bande de gazon en pente douce, entre des arbustes et des bosquets rigoureusement entretenus, taillés avec ce coup de main et cette précaution qui font tout le mérite de Marceau ; il marchait rapidement, sans se retourner, en proie à une tension palpable dont je ne savais pas encore discerner si elle résultait de l'excitation ou d'une sorte de panique.

Nous contournâmes les grillages et les serres du potager qui constitue, incontestablement, le chef-d'œuvre de mon jardinier, où il puise, de son propre aveu, sa plus grande fierté, qui nous fournit toute l'année en légumes frais, dont la renommée, paraît-il, court dans tout le canton et vers lequel j'avais cru, d'abord, qu'il m'emmenait ; ici, la démarche de Marceau se fit plus hésitante. Dans le pré, comme nous avons pris l'habitude d'appeler cette petite partie du parc qui borde la rivière et où Marceau intervient peu, où il n'exerce pas son savoir-faire autrement que par le fauchage ou la tonte qui gardent les herbes courtes, nous avancions lorsque je vis progressivement devant nous, au pied du quatrième pilier de pierre qui s'élève à la verticale du terrain dont j'ai l'avantage d'être le propriétaire, se détacher une masse insolite et fixe.

Les contours de ce que je pris d'abord, étrangement, pour un monticule de terre extrait par la poussée collective d'une légion de taupes (alors même que la taupe est, à ce que j'en sache, un animal solitaire) ne se dessinèrent que peu à peu. Le jour déjà commençait à baisser entre les collines ; mais si, dans la pénombre

qui gagnait, les formes s'estompaient, seule mon incrédulité ou, peut-être, la peur de comprendre m'empêcha de distinguer plus précisément ce qui se profilait sous mes yeux, qui me maintint encore un instant dans la candeur paisible des ignorants avant qu'enfin je dusse me rendre à l'évidence, me résoudre à identifier ce qui était bel et bien là, inévitable, et me pencher sur un macchabée anonyme enfoncé dans le sol.

Étalé dans cette position approximative que l'on voit très souvent, dans les séries télévisées policières que je regarde le soir, aux défenestrés, aux jetés du balcon autour desquels, sur le trottoir, pour les besoins de l'enquête qui démarre, on trace une silhouette à la peinture blanche, le corps immobile à mes pieds se tenait les membres écartés, partant dans tous les sens, la tête coincée sur le côté, exposant vers le ciel et au regard son seul profil gauche.

Aux angles que marquaient les articulations, je déduisis que la plupart des os avaient été cassés ; le déplacement qu'avaient subi le bassin et les hanches était décelable aux plis impossibles pris par les vêtements ; sous le crâne suintait, s'écoulant dans l'herbe, un filet de sang. Ma science des cadavres se réduisait strictement, et se réduit toujours, aux observations directes que j'en pouvais faire ; aucune étude anatomique poussée, aucune investigation menée dans le monde clos des morgues ne vint jamais l'étayer ; à partir des éléments qui se manifestaient à moi, je supposai l'écrasement facial qui devait avoir ravagé la partie du visage restée invisible, incrustée dans la terre, et l'enfoncement très vraisemblable de la cage thoracique. À quoi pouvaient, dès lors, ressembler les organes contenus par l'ensemble démantibulé de cette ossature ? Et les parties génitales ?

Poussive, dans le silence de la campagne environnante, j'entendais la respiration de Marceau, plongé lui aussi, à côté de moi, dans la circonspecte et terrifiée contemplation du mort ; excédé soudain par l'hébétéude où mon jardinier et moi demeurions ainsi figés de conserve, agacé comme il m'arrive de l'être fréquemment, et même fort fréquemment dirais-je, lorsque je me surprends dans un tel état de fébrilité crétine ou que je prends une subite conscience de l'inanité de ma situation, plus agacé encore du fait que cet état pût me saisir dans des circonstances aussi exceptionnelles, j'abandonnai là mon examen, ma station imbécile, et reculai de quelques pas, la tête renversée vers les hauteurs pour tenter d'évaluer, du garde-fou à l'écrasement, la trajectoire parcourue au cours de sa chute par le défunt – par ce monceau de carcasse fracassée et de chair en bouillie à quoi il se réduisait désormais. À considérer l'altitude du viaduc, l'amplitude recomposée du saut, la distance, la masse, le volume du vide qui s'étendait entre le sol et le plongeoir impromptu s'avançant dans le ciel, je fus traversé par une sorte d'étourdissement ; tant d'espace me ficha le tournis.

Marceau en se retournant dut le lire sur ma tête, remarquer l'irrépressible rictus qui, je le suppose, accentuait alors mes traits – ce pincement discret des lèvres et cette pâleur verdâtre qui accompagnent l'écoeurement. Entre mes chaussures, solidement plantées dans le gazon, arrimées fermement au – pour employer l'expression qui me vint alors, qui m'a toujours plu, que j'ai toujours affectionnée parce qu'elle fait, au passage, comme une petite caricature anodine du monde – *plancher des vaches* (et jamais, avant cet instant, je ne m'étais rendu compte à ce point de la justesse de ces mots, jamais je n'avais si bien senti

la force incontestable du lien particulier qui unit à la surface où elles jouissent de la grâce de paître les lourdes bêtes que je n'élève pas, laissant ce sacerdoce agricole aux fermiers alentour), je fixai le sol et repris contenance ; je retrouvai mes esprits, laissai vertige et nausée se dissiper ; je me passai la main sur le visage, me redressai.

Au téléphone, je dus répéter par trois fois mon adresse au gendarme de permanence qui me répondit, alors qu'il me semblait que tous les citoyens de la petite commune où je réside, sur le territoire de laquelle se situe mon domicile, connaissent mon nom, par lequel je m'étais d'abord présenté, et le vallon encaissé, la presque gorge où je demeure, replié à l'écart, retiré hors du monde comme je le pense parfois, en plein milieu du monde comme il m'arrive d'autres fois de le penser également. L'homme que je supposais, tandis qu'il me parlait, qu'il me faisait épeler tous les mots en me forçant à associer chaque lettre à l'initiale d'un prénom, vêtu de l'uniforme réglementaire et coiffé du képi que les officiers américains, dans les séries télévisées que je regarde le soir, ont au moins l'avantage de ne pas devoir porter, avait la voix perchée, de celles que l'on dit de crécelle, rehaussée d'un nasillement, qui me fut, quand elle reprit une à une les lettres épelant mon patronyme puis les informations que je venais de lui communiquer pour que je les certifie, tout à fait insupportable, et qui me parut particulièrement inadaptée à la situation, comme s'il m'était impensable que ce caquetage grotesque pût convenir à régler quoi que ce soit, et surtout pas l'embarras extrême dans lequel je me trouvais, avec un mort au fond du jardin. Je rejoignis, après avoir raccroché, dans la cuisine où il venait

de se servir une tasse de café, d'en préparer une autre pour moi et de la poser sur la table en vis-à-vis de lui, Marceau assis sur une chaise, silencieux ; alors seulement, je lui demandai s'il avait vu le mort tomber. Il eut un hochement de tête affirmatif.

La nuit était presque complète lorsque nous entendîmes crisser dans l'allée, devant la maison, les pneus de deux véhicules ; la lumière de leurs phares balaya le cadre des fenêtres, projeta un faisceau qui m'aveugla un instant. Le bruit étouffé des freins à main nous parvint, puis celui, sans fracas, des portières. Le poing qui frappa à la porte d'entrée me sembla presque timide ; ce fut un frottement plutôt qu'un coup, comme si les gendarmes avaient veillé, pensai-je en me levant pour aller leur ouvrir, à ne signaler leur présence qu'avec la plus grande discrétion, sans rompre le silence qui enveloppait les lieux. De cela je leur sus gré : de ne pas arriver, contrairement à ce que le tonitruant et excitant spectacle des séries américaines m'avait fait redouter – parce que, d'une part, je croyais là en un immuable protocole et que, d'autre part, je savais, pour l'avoir vu tant de fois à l'œuvre dans les films, à l'époque où je fréquentais encore les cinémas, pour l'avoir vérifié depuis, attesté par la télévision, que les images divulguent certaines représentations idéales, fortement virilisées et tapageuses, auxquelles gendarmes et autres corporations policières s'ingénient souvent à se conformer –, à grand renfort de sirènes hurlantes et de gyrophares. Avec eux, il y avait tout de même un chien.

Derrière la bête muselée, placide, tirant sur sa laisse sans fureur ni hargne mais avec une vigueur entêtée, spécifiquement canine, qui suffisait à maintenir la lanière de cuir parfaitement tendue, à empêcher que

celle-ci ne traînât sur le sol, nous suivîmes le chemin que Marceau indiquait, que pointaient les lampes torches. Si je ne suis pas aujourd'hui trahi par mes souvenirs, si ce que je crois avoir éprouvé fut bien ce que j'éprouvai alors, j'eus à refaire le parcours à travers le parc une impression désagréable, comme si le terrain que nous traversions, ma propriété, m'avait été soudain presque inconnu ; comme s'il avait pu m'arriver, certes, de l'arpenter dans un passé lointain, mais dont je ne retrouvais plus désormais qu'une mémoire incertaine, lacunaire. Je me laissais guider. À proximité du cadavre, l'ahan stupide du berger allemand se fit plus bruyant. La voix d'un gendarme lui intima l'ordre de se taire.

Quand je m'étais figuré que la dépouille égarée en pleine campagne serait déjà recouverte par le bourdonnement des insectes, entourée par des rongeurs nombreux aux mâchoires acérées, nous la trouvâmes indemne, dans l'état précis où Marceau et moi l'avions laissée. Les gendarmes l'entourèrent, s'agenouillèrent autour d'elle ; une série de commentaires, d'injonctions, de recommandations circula entre eux ; seul l'homme qui gardait le chien en bride se tenait à l'écart, laissant l'animal flairer les parages à sa guise.

L'un des brigadiers enfila des gants blancs et fins – lesquels me rappelèrent ceux que portent les mimes – et, passant la main sous le corps, sans le retourner, fouilla le contenu des poches de la victime, veste, pantalon, d'où il ne retira qu'un briquet et une pièce de monnaie ; le mort n'avait sur lui aucun papier d'identité. Un autre gendarme, accroupi, prenait des notes dans un carnet, les énonçant à voix haute en même temps qu'il les consignait ; du moins est-ce alors ce qu'il me sembla, ce que je crus comprendre de ses

gestes : peut-être, aussi bien, consignait-il de tout autres mots que ceux qu'il prononçait. Un troisième écoutait, répondait, observait ; sa tâche ne me paraissait pas précisément déterminée ; il suivait, supposais-je, la procédure.

L'homme au chien héla ses collègues : dans la lumière de sa lampe torche, à terre, à quelques mètres du cadavre, point brillant entre les herbes, luisait un objet que le brigadier ganté alla ramasser ; à un fin anneau de métal d'où pendouillait un ridicule petit singe en plastique étaient accrochées les clés d'une voiture et d'un domicile : avec une précaution que je ne pus m'empêcher, dévouée à une chose tellement dérisoire et hideuse, de trouver presque comique (le zèle, pensai-je, raffermi dans ma conviction première, est donc bien le *modus operandi* de la maréchaussée), le trousseau fut glissé au fond d'un sachet transparent.

En marge de ces conciliabules et de ces manipulations, de tout ce vocabulaire et de cette gestuelle de gendarmerie que je ne connaissais pas, que je ne connais toujours pas et que je désire ne pas connaître, de cette administration méticuleuse de la scène, de cette manifestation construite de la présence de l'ordre, j'y assistais patiemment, abasourdi bien sûr, incrédule encore, ne retenant rien d'autre que la surface des actes, laissant faire, jusqu'à ce que me vînt la sensation très claire, subite, que tout ceci ne pouvait me concerner en aucun cas, que l'affaire s'était déroulée indépendamment de moi et de la prise en compte même de mon existence, que je n'y étais strictement pour rien et que seules des circonstances hasardeuses – le hasard s'avérant pénible – m'avaient contraint à m'y intéresser, à y prendre part. Cette part prise, je la réfutais ;

le mort, je n'en avais pas voulu, je n'en voulais pas. Je refusais de m'en occuper.

Auprès des autorités, que je me permis d'interrompre brièvement dans l'exercice de leurs compétences, j'arguai du choc éprouvé pour qu'on m'accordât de rentrer chez moi, de me retirer entre les murs de ma demeure sans qu'il me fût infligé d'attendre qu'on dépliât le brancard, qu'on acheminât le corps vers l'arrière de la fourgonnette qui viendrait le chercher. Je n'avais rien vu, j'avais à peine entendu : je n'étais pas un témoin ; avec tous, je partageais consternation, affliction, compassion ; je priais qu'on vît avec Marceau, le cas échéant, pour toute démarche complémentaire à accomplir. D'un hochement de tête, je saluai ; on me remercia. On comprit qu'atterré je ne me souciais pas des formalités d'usage et souhaitasse tout bonnement, maintenant, qu'on me foute la paix.